

JOUR DE NOCE

Un fourmillement dans les orteils le décide à s'extraire de son siège. Eu égard à son âge, on a transporté le fauteuil voltaire du salon au jardin, de sorte qu'il soit bien installé. Prenant appui sur les accoudoirs, il pèse des poings pour se redresser. Il déplie ses jambes lentement, en arguant d'un sourire contraint censé récuser la douleur qui fulgure dans ses articulations, à chaque mouvement, si minime soit-il.

Elle est là, présente, plus présente encore lors de stations prolongées dans une immobilité un peu tendue, comme maintenant autour de la table de fête et de ripaille à laquelle il a été convié en tant que membre éminent de la famille.

Au début du repas, on l'a aidé à s'asseoir avec des préventions dignes d'un vieillard moribond, contre lesquelles il se fût insurgé en d'autres temps, conformément au fichu caractère dont il est crédité par son entourage.

S'aidant de ses mains noueuses, donc, il se soulève de toute la force de ses bras, pour soulager l'effort exigé du peu de cuisses et de mollets qu'il lui reste sur les os.

Il a une conscience aiguë de la faiblesse qui est la sienne en cet instant, la faiblesse du grand âge qui le fait vaciller, le jetterait à terre s'il ne s'arrimait fermement au fauteuil.

Des regards glissent vers lui, entre gêne et commisération, qu'il défie. Doit-on l'aider, ce grand vieillard qu'on dirait sur le point de se briser ? Son pas hésitant le mènera-t-il sans péril jusqu'à la maison ?

L'acier de son œil, bien vif, lui, réfute l'assistance que certains, autour de la table, seraient prêts à lui porter.

— Ça va, papi ? se rassure une voix quelque part.

Ignorer l'imbécile apostrophe. Ne pas répondre. Ne pas faiblir. Il saisit sa canne, s'éloigne d'un pas mal assuré, certes, mais droit sur ses jambes, le front altier, évidemment. On le suit des yeux, la pénombre de la maison l'aspire, on l'oublie.

Les tempes luisantes de sueur, les mâchoires serrées, ceint d'un orgueil qui le tient d'aplomb mieux que sa carcasse usée, Alban s'enfonce dans sa maison natale. Une maison vide désormais, qu'il a désertée depuis cinq ans sur l'insistance de Mireille, laquelle ne supportait plus de le savoir seul, là-haut, sur le plateau. Il a cédé, oui, à sa fille et à la raison, non sans avoir bataillé ferme auparavant. Ne pas rendre les armes avant d'avoir disputé ne serait-ce que l'illusion d'un combat, sauver au moins les apparences. Pas de victoire qui ne soit ardue, a-t-il appris. Un enseignement qui prévaut sur la vérité des livres.

Que l'on ne dise pas qu'il a pris résidence chez sa fille de son plein gré. Il vit sous le toit de Mireille et de Yves, maintenant, dans leur maison de ville, au fond de la combe. Ce n'est pas déplaisant. Elle, ça la rassure, elle s'occupe de tout. Il n'a d'autre tâche que de compter les minutes et les heures qui s'égrènent, les journées qui défilent avec une sèche monotonie.

Y avait-il meilleur choix ? Il sait bien que le monde dans sa course l'a oublié, lui et ceux de sa génération. Personne ne lui fera grief de son départ le jour où il cédera la place, bien au contraire. Cette pensée chagrine son amour-propre, mais au fond de lui-même, il la sait juste. Que peut-il encore espérer de l'existence à quatre-vingt-neuf ans. S'enkyster dans un présent qui exècre l'inutilité, il s'y refuse. La durée

JOUR DE NOCE

sénile, ce n'est pas son affaire, lui qui n'a connu que le travail soumis à la rotation des saisons. Mireille ignore qu'en voulant le sauver, elle l'a mis au rebut et, partant, l'a condamné à une mort lente. Ne savait-elle pas qu'en l'arrachant au plateau, à la terre, elle tranchait d'un coup ses racines ? Alban ne lui en veut pas ; il a pris sa part de décision. Il ne dit rien à ce sujet, cela aussi est dans l'ordre des choses. Il attend, sachant au fond que le véritable temps de l'attente est révolu.

On a clos les volets côté midi pour prémunir de la chaleur l'intérieur de la bâtisse. Alban s'assoit sur une chaise oubliée et laisse glisser sur lui un peu de la fraîcheur qui sourd des murs. C'est comme une eau très douce qui ruisselle sur ses mains, son visage et son cou. Il la boit, l'avale, s'en désaltère. Elle lui procure calme et apaisement.

Son odorat frémit aux reliquats d'odeurs familières à jamais imprégnés dans la pierre.

Des souvenirs remontent du fond envasé de sa mémoire. Il n'est sûr de rien ; il se pourrait bien que son imagination lui joue des tours, ainsi qu'elle le fait parfois.

De la cour éblouie de lumière lui parviennent des cris de joie, des exclamations, des rires aussi, beaucoup. Dehors, tout est liesse et puissance, jeunesse et jouissance.

C'est un bon présage en ce jour où Mireille et Yves marient leur Bastien, unique et dernier rejeton de la lignée Daumas. Viendront des petits, bien sûr, que lui donnera Leïla, dont il est fou.

Mireille a confié au pressing le costume sombre que son père avait étrenné aux obsèques de sa Louise. Sept ans qu'elle est partie. D'ordinaire, ce sont les hommes qui s'en vont en premier. Pas toujours, la preuve. Le costume, lui, n'a pas bougé. De la qualité. Alban retire sa veste et en revêt

le dossier de la chaise, afin de ne pas froisser le tissu.

Il porte une chemise blanche à même la peau. Elle est devenue trop grande pour lui, il flotte dedans, de même dans son pantalon que la ceinture ne tient pas convenablement. C'est à ces détails, anodins en apparence, qu'il se sait vieux. Un jour, il le pressent, le tremblement de ses mains aura raison de son courage et de sa volonté. C'est une main étrangère qui portera à sa bouche la cuillère de soupe, le pain et le fromage, qui coupera sa viande en tout petits morceaux.

Un nouveau picotement dans les chevilles lui arrache une grimace. Il n'est pas bon pour ses jambes de demeurer immobiles trop longtemps.

Le médecin lui recommande une marche quotidienne, quelques dizaines de pas au moins, pour nettoyer ses veines de tout le sang qui stagne et peine à se mêler au flux.

En patient raisonnable qu'il est devenu, il essaie, fait ce qu'il peut. S'aventure sur le trottoir, dix pas jusqu'à la gouttière, dix autres encore jusqu'à l'angle de la rue, confiant à sa canne le soin d'une verticalité chaque jour un peu plus chancelante. Deux allers-retours les bons jours, sous l'œil vigilant de Mireille.

Alban se lève, traverse la salle dont la porte de devant donne sur le chemin, sur la ville qui s'étage à flanc de coteau et dont il perçoit la rumeur, en bas. Dehors, il est saisi par la chaleur qui tombe sur ses épaules et sa nuque.

Le chemin s'arrête à la maison, il ne va pas plus loin. Derrière, c'est le plateau, tout entier propriété des Dumas depuis cinq générations. Une terre pauvre et rare. Alban, jadis, y a mis du blé nain, une race dense qui s'accommodait de peu, donnait la farine soyeuse et riche que convoitait la boulange. C'était juste après la guerre ; les gens avaient faim de pain blanc.

Il avance à petits pas saccadés, réfléchis, sans perdre de

JOUR DE NOCE

vue le figuier qu'il s'est fixé d'atteindre et à l'ombre duquel il aspire à se reposer. Une cinquantaine de mètres au plus.

Un parcours semé de cailloux, de roches affleurant sous la poussière. L'ironie de la situation le ferait presque sourire. Pourquoi cet excès de précautions à l'heure où tout est joué ? La vie vaut-elle plus cher à son crépuscule, lorsque l'on est sur le point de la quitter. Une vie à la merci d'un trébuchement, sur ce terrain cabossé. Alban a toujours dit non au bitume que la commune lui proposait d'étaler devant sa porte.

Le chemin fait un coude à l'endroit où l'arbre a poussé. Comment est-il arrivé là ? Comment a-t-il pu résister aux hivers qui balaient si rudement l'endroit ? Mystère. Il est seul à ériger ses branches tordues sur l'étendue crayeuse du plateau. Les autres, ceux que le hasard avait déposés en graine, ont tous été jetés bas au premier coup de vent. Pas assez de terre pour asseoir leur emprise.

Le chemin d'Alban est bordé de murets de pierres sèches. Une herbe hirsute pousse de chaque côté, jaune et flétrie. La permanence des saisons résiste ici mieux qu'ailleurs. De toujours l'été fut aride, l'hiver glacial. L'immuabilité du temps rassure ses craintes. Il aime à savoir qu'après lui, les choses ne changeront pas. Tout au moins pas de si tôt.

Sur son bout de chemin, Alban est seul au monde, monarque en son royaume. Le soleil marque les cinq heures passées.

De derrière, loin dans son dos, lui arrive l'écho des battements syncopés d'un cœur rugissant. De la musique, nomment-ils cela. Ils danseront jusqu'à l'aube, jusqu'au paroxysme où, abrutis de fatigue, ils se laisseront choir sur l'herbe perlée de rosée tiède avant de s'endormir, bras et jambes emmêlés. C'est ainsi que les jeunes aiment la fête aujourd'hui, lui a révélé Bastien.

Le figuier couche sur le sol son ombre piquée de taches lumineuses, comme une réplique miniature des constellations.